

Littérature personnelle et pratiques de lecture
La lecture engagée chez Hector de Saint-Denys Garneau et
Fernand Ouellette
Personal Literature and Reading Practices
The Engaged Reading of Hector de Saint-Denys Garneau and
Fernand Ouellette

Cécile Facal

Volume 31, Number 1 (91), Fall 2005

Figures et contre-figures de l'orientalisme

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/011929ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/011929ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Université du Québec à Montréal

ISSN

0318-9201 (print)

1705-933X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Facal, C. (2005). Littérature personnelle et pratiques de lecture : la lecture engagée chez Hector de Saint-Denys Garneau et Fernand Ouellette. *Voix et Images*, 31(1), 117–131. <https://doi.org/10.7202/011929ar>

Article abstract

The history of books is complemented by the process of defining the major turning-points of a history of reading. Among the sources accessible to scholars, texts from personal writings provide a more vivid image of readers than sources of a purely statistical nature. Personal literature provides an understanding of specific kinds of reading. The personal writings of Hector de Saint-Denys Garneau and Fernand Ouellette reveal the liveliness of their individual commitment as readers. We have used the expression *engaged reading* to identify this type of reading. Highly demanding for the reader and equally inflexible in relation to the text, this reading is required to meet the same standards of truth, purity and *absoluteness* to which the readers attempt to conform in life.

**LITTÉRATURE PERSONNELLE
ET PRATIQUES DE LECTURE.**

La lecture engagée chez Hector de Saint-Denys
Garneau et Fernand Ouellette

+ + +

CÉCILE FACAL

Université McGill

RÉSUMÉ

Poser les jalons d'une histoire de la lecture représente un complément à la connaissance de l'histoire du livre. Parmi les sources accessibles au chercheur, les textes de la littérature personnelle offrent une image plus vivante des lecteurs que d'autres sources purement statistiques. La littérature personnelle laisse plus précisément apparaître divers types de lecture. Les écrits intimes d'Hector de Saint-Denys Garneau et de Fernand Ouellette révèlent la vivacité de l'engagement individuel que la lecture suscite chez eux. Nous avons nommé *lecture engagée* cette forme de lecture aussi exigeante pour le lecteur qu'elle est inflexible envers le texte. Elle doit en effet répondre aux mêmes exigences de vérité, de pureté et d'*absolu* auxquelles ces lecteurs tentent de se conformer dans la conduite de leur vie.

Poser les jalons d'une histoire de la lecture constitue un complément essentiel à la bonne connaissance du réseau complexe et multiforme du système de production et de distribution des livres¹. Les recherches sur l'histoire du livre seraient d'une certaine façon incomplètes si elles ne s'interrogeaient pas sur ceux qui « consomment » le livre : les lecteurs. Les critiques qui ont proposé une réflexion méthodologique sur l'histoire de la lecture et de ses représentations ont identifié plusieurs sources éclaircissant les variations de cette pratique culturelle. Parallèlement aux inventaires et catalogues de librairies et de bibliothèques, on compte au nombre de ces sources les textes de la littérature personnelle — journaux intimes, correspondances, autobiographies et mémoires². Comme le souligne John Brewer dans une étude des lectures d'Anna Larpent, ces écrits donnent la parole au lecteur, là où la plupart des autres sources disponibles ne livrent de lui qu'une image aussi statique que « statistique³ ». Cependant, si les études de cas aident à formuler des hypothèses prometteuses sur les pratiques de lecture, sur la définition de l'acte de lecture ou encore sur les manières de se représenter cette activité, leur intégration dans un ensemble plus vaste continue de poser problème. On cherche encore, dans la théorie, des manières objectives de tirer des conclusions générales à partir de ces cas particuliers⁴. Chacune des études spécifiques permet néanmoins de préciser les possi-

+ + +

1 Le travail dont les résultats sont présentés ici a été effectué dans le cadre du projet « History of the Book in Canada/Histoire du livre et de l'imprimé au Canada », subventionné par le programme des Grands travaux de recherche concertée du Conseil de recherches en sciences humaines du Canada (CRSH). Il s'inscrit à la suite des travaux sur la lecture dans le Québec du dix-neuvième siècle, menés à l'Université McGill par Yvan Lamonde et Sophie Montreuil à l'été 2002, et qui ont donné lieu à la publication du collectif *Lire au Québec au XIX^e siècle* (Montréal, Fides, 2004). Une version préliminaire et abrégée de ce texte a été présentée lors de la 25^e journée d'échanges scientifiques de l'Association québécoise pour l'étude de l'imprimé (AQÉI), le 2 avril 2004. 2 Voir notamment Frédéric Barbier, « L'histoire, l'historien et la lecture », *Gutenberg-Jahrbuch*, n° 73, 1998, p. 271 ; David D. Hall, « Readers and Reading in America: Historical and Critical Perspectives », *Proceedings of the American Antiquarian Society*, vol. 103, partie II, 1994, p. 350, note 36 ; James Raven, Helen Small et Naomi Tadmor, « Introduction : The Practice and Representation of Reading in England », James Raven, Helen Small et Naomi Tadmor (dir.), *The Practice and Representation of Reading in England*, Cambridge, Cambridge University Press, 1996, p. 14. 3 John Brewer (« Reconstructing the Reader: Prescriptions, Texts and Strategies in Anna Larpent's Reading », James Raven, Helen Small et Naomi Tadmor (dir.), *op. cit.*, p. 227) pose d'emblée que « l'historien et le bibliographe représentent le lecteur non pas comme un être engagé dans l'acte de lecture, mais en donnent plutôt une image constituée matériellement [...] par la somme de pages titres de livres et de brochures. [Il se] propose [...] de réhabiliter la voix du lecteur. » Traduction de : « *the historian and bibliographer constructs a reader who is not represented as engaged in the act of reading but as materially constituted [...] from the title of pages of books and pamphlets. [His] aim [...] is to restore the voice of the reader.* » (Nous traduisons.) Il entend atteindre ce but en faisant l'analyse du journal intime d'une lectrice. 4 Barbier, Hall, Raven et al. prennent envers la littérature personnelle plusieurs précautions méthodologiques. Les premières pages de l'introduction d'Yvan Lamonde et Sophie Montreuil (*op. cit.*), offrent un bon résumé de ces questionnements méthodologiques. L'intégration des études de cas à un tableau général des pratiques de lecture est identifiée par Raven, Small et Tadmor (*loc. cit.*, p. 15) comme le plus grand défi à relever par la discipline : « *Among the most important challenges facing historians of reading must be the question of how to integrate the broad narrative of the expansion of readerships over the centuries [...] with the actual experience of men and women* » (« La question de savoir comment intégrer l'expérience réelle des hommes et des femmes au grand récit de l'expansion des publics lecteurs au cours des siècles doit être identifiée comme l'un des plus importants défis qui se présentent aux historiens de la lecture. » Nous traduisons.)

bilités d'exploitation d'un corpus de littérature personnelle pour l'histoire de la lecture et d'identifier les limites qu'elle impose.

Moins dans l'optique d'une recherche d'influences qu'afin de documenter l'histoire de ces lectures et d'en décrire les particularités et les mécanismes, un examen des figures de la lecture à l'intérieur d'un corpus d'une vingtaine de textes personnels de dix écrivains ou intellectuels québécois⁵ a été entrepris. Que lisent les auteurs étudiés et dans quelles conditions? Quels effets produisent sur eux ces lectures? Quelle importance y accordent-ils dans leurs écrits personnels? Outre certaines observations récurrentes, concernant notamment l'accès au livre durant l'enfance et l'adolescence et la limitation des lectures dans les institutions religieuses d'enseignement⁶, se dessinent des familles de lecteurs distincts par la manière dont ils conçoivent, accomplissent et décrivent l'activité de lecture, et par la façon dont ils envisagent le texte lu. Malgré l'importance capitale de la lecture pour tous les auteurs qui, rappelons-le, se définissent comme écrivains ou intellectuels, chacun d'eux en fait une activité soit anodine, soit hautement problématique. Les textes de deux auteurs ont eu vite fait de se démarquer par la vivacité de l'engagement individuel que la lecture y suscite. Ce sont ceux d'Hector de Saint-Denys Garneau⁷ et de Fernand Ouellette⁸.

La lecture peut s'analyser tant en termes de pratiques matérielles que comme le reflet d'une personnalité ou d'une sensibilité, toutes deux étant plus ou moins étroitement reliées. L'engagement dont il sera question ici se rapporte à la lecture de trois façons distinctes. Ce terme désigne ici le résultat des conditions pratiques dans lesquelles la lecture s'effectue, un rapport au texte fait d'intimité doublée d'exigence, et la réponse des lecteurs à l'idéologie et à la manière d'être au monde qui est celle de leur époque. Pour Ouellette et Saint-Denys Garneau, il semble que la notion d'engagement puisse décrire ces trois aspects de la lecture.

+ + +

5 Ce corpus regroupant un échantillon de textes personnels susceptibles d'être utilisés pour l'étude des pratiques de lecture au Québec comprend des écrits de Maximilien Bibaud, Louis Fréchette, Philippe Panneton (Ringue), Victor Barbeau, Hermas Bastien, Hector de Saint-Denys Garneau, Roger Duhamel, Gérard Bessette, Jean-Paul Desbiens et Fernand Ouellette. Il a été constitué à partir des répertoires bibliographiques suivants : Yvan Lamonde, *Je me souviens. La littérature personnelle au Québec (1860-1980)*, Québec, Institut québécois de recherche sur la culture, 1983 ; Yvan Lamonde et Marie-Pierre Turcot, *La littérature personnelle au Québec (1980-2000)*, Montréal, Bibliothèque nationale du Québec, 2000. 6 Nous laisserons ici de côté la plus grande part de ces résultats, qui restent toutefois intéressants pour l'histoire des idées, car ils permettront éventuellement de confronter le point de vue d'individus à des études plus générales comme les travaux récents de Pierre Hébert (*Censure et littérature au Québec. Le livre crucifié. 1625-1919*, Montréal, Fides, 1997). 7 Hector de Saint-Denys Garneau, *Journal*, texte conforme à l'édition critique établie par Giselle Huot, présentation de Wilfrid Lemoine, Montréal, Bibliothèque Québécoise, 1996, 477 p. ; *id.*, *Lettres à ses amis*, Montréal, HMH, 1967, 489 p. ; *id.*, « Correspondance », *Œuvres*, texte établi, annoté et présenté par Jacques Brault et Benoît Lacroix, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, 1971, p. 757-1045. Désormais, les références à ces trois ouvrages seront indiquées respectivement par les sigles *J*, *LA* et *O*, suivis du folio, et placées entre parenthèses dans le texte. 8 Fernand Ouellette, *Journal dénoué*, préface de Gilles Marcotte, Montréal, l'Hexagone, 1988 [1974], coll. « Typo », 263 p. ; *id.*, *Figures intérieures*, Montréal, Leméac, 1997, coll. « L'Écritoire », 233 p. Désormais, les références à ces deux ouvrages seront indiquées par les sigles *JD* et *FI*, suivis du folio, et placées entre parenthèses dans le texte.

De nombreux témoignages révèlent que durant la première moitié du vingtième siècle, la disponibilité du livre ne va pas de soi. L'accès au livre peut être facile ou malaisé suivant que chaque auteur vit à Montréal ou en région et qu'il est issu ou non d'un milieu lettré. Il existe, en outre, des limitations imposées par le clergé et par les institutions religieuses d'enseignement. Le contrôle des lectures est en effet particulièrement actif dans les collèges, qui se donnent pour objectif de façonner des âmes chastes auprès desquelles il ne sera pas nécessaire, plus tard, d'user de la répression⁹. Si l'entrée au collège est l'occasion de découvertes littéraires, surtout pour les jeunes issus de familles peu instruites, elle oblige aussi à composer avec la censure. Le collège est l'univers du livre, qui se trouve au cœur de la pédagogie, notamment sous la forme du manuel¹⁰. Cependant, de nombreux classiques de la littérature sont retirés des rayons des bibliothèques collégiales, si bien que les jeunes Canadiens français n'en connaissent souvent que ce que leur apprennent leurs cours. Ringuet écrit dans ses *Confidences* : « de la littérature française, de la vraie, je ne connaissais que dates apprises par cœur dans notre Manuel de littérature, jugements... conditionnés et maigres morceaux choisis¹¹ ». Or, ces extraits « choisis » font naître l'envie de lire des œuvres souvent interdites¹².

Malgré l'encadrement rigoureux, tous trouvent, au collège ou par la suite, des moyens d'établir un contact plus direct avec les textes. La censure est certes contraignante, mais elle ne fait que retarder les découvertes littéraires sans les empêcher ; la particularité des auteurs étudiés ici réside peut-être en ce qu'ils ne paraissent pas se soucier de la censure et qu'ils trouvent tôt ou tard un moyen de la contourner, sans afficher des problèmes de conscience¹³. Les jeunes lecteurs découvrent les ouvrages interdits par l'intermédiaire des classifications de l'*Index* de l'abbé Bethléem

+ + +

9 C'est la « censure prescriptive » telle que la définit Pierre Hébert (*op. cit.*, p. 11). L'enfance et la jeunesse, années par excellence de la formation de soi, sont généralement abordées dans les textes de la littérature personnelle. L'apprentissage de la lecture, la description des lectures enfantines, la proscription vécue dans les collèges, puis la sortie des sentiers battus y font figure de passages obligés. 10 Voir l'importante étude de Lucie Robert, *Discours critique et discours historique dans le Manuel d'histoire de la littérature canadienne de langue française de M^{re} Camille Roy* (Québec, IQRC, 1982). Robert rappelle à juste titre la place centrale occupée dans l'enseignement des collèges par les manuels européens (voir à ce sujet son deuxième chapitre, « Les manuels de Camille Roy et de Jean Calvet (Étude comparative en synchronie) », p. 51-75). Paul Aubin donne quelques références supplémentaires sur les études consacrées aux manuels de littérature au chapitre III de sa synthèse historiographique, *Le manuel scolaire dans l'historiographie québécoise* (Sherbrooke, Ex libris, 1997). Une bibliographie complète des études sur la question a été consultée en octobre 2005 sur le site de la bibliothèque de l'Université Laval <<http://www.bibl.ulaval.ca/ress/manscol/>>. 11 Ringuet, *Confidences*, Montréal/Paris, Fides, 1965, p. 151. Jean-Paul Desbiens tient des propos semblables dans *Sous le soleil de la pitié*, Montréal, Éditions du Jour, 1965, p. 29. Dans le *Journal d'un homme farouche* (Montréal, Boréal, 1993, p. 28-29), il révèle n'avoir pas lu un seul livre en entier avant sa sortie du collège. 12 Voir Hermas Bastien, *Rencontres avec moi-même*, Bibliothèque nationale du Québec, Fonds MSS-257, boîte 1, p. 159. 13 En cela, ils font preuve d'une attitude bien distincte de celle d'Alfred DesRochers, qui refuse, en 1929, le volume des *Confessions* de Jean-Jacques Rousseau offert par Louis Dantin, sous prétexte qu'il figure à l'*Index* (voir Richard Giguère, « Présentation de "Vous vous rendez compte, n'est-ce pas, qu'une moitié ou plus des chefs-d'œuvres [sic] de la littérature française sont interdits aux catholiques obéissants ?" », *Voix et Images*, vol. XXIII, n° 2, 1998, p. 224).

et du père Sagehomme; on y donne des descriptions qui suffisent à éveiller la curiosité¹⁴. Lu en privé ou en cachette, le livre joue alors un rôle essentiel dans la formation personnelle. Que ce soit clandestinement ou hors des murs de ces sévères institutions, chaque auteur rencontre des occasions de sortir des sentiers tracés par ses éducateurs, d'approfondir malgré tout ses connaissances littéraires et de faire les découvertes qui façonneront sa personnalité. Cette formation se fait toutefois de façon autodidacte et bien souvent au sortir de l'adolescence.

LA LECTURE ENGAGÉE CHEZ HECTOR DE SAINT-DENYS GARNEAU ET FERNAND OUELLETTE¹⁵

La part de formation autodidacte paraît particulièrement importante chez Hector de Saint-Denys Garneau et Fernand Ouellette. Le premier quitte le collège avant la fin de ses études, en 1934, suivant la recommandation de son médecin. Il a alors 22 ans, mais depuis plusieurs années, ses études sont « fortement perturbées par sa mauvaise santé » qui le force à des interruptions répétées¹⁶. Déjà avant d'abandonner le collège, il entreprend de se former par lui-même, se donnant d'ambitieux programmes de lecture qu'il n'a pas toujours été à même de suivre¹⁷. Fernand Ouellette se trouve dans une situation comparable à sa sortie du collège séraphique d'Ottawa. Le poète étudie entre 1943 et 1947 dans ce séminaire où les lectures sont rares et strictement surveillées : on permet des vies de saints, et quelques auteurs, surtout chrétiens — il mentionne René Bazin, James Fenimore Cooper, quelques pages de Alphonse de Lamartine, Paul Claudel et Charles Péguy —, mais Alexandre Dumas, Jack London, Robert Louis Stevenson, Jules Verne, et surtout Paul Verlaine, Charles Baudelaire et Arthur Rimbaud sont interdits (*FI*, 49). Même la lecture de la Bible est proscrite (*FI*, 30). Les futurs moines sont à ce point coupés de l'extérieur que le poète

+ + +

¹⁴ Voir Hermas Bastien, *op. cit.*, p. 161; Ringuet, *op. cit.*, p. 60; Victor Barbeau, *La tentation du passé*, Ottawa, Éditions La Presse, 1977, p. 46. ¹⁵ Nous puisons, pour notre analyse, aux écrits personnels d'Hector de Saint-Denys Garneau à partir de 1935, suivant en cela les éditeurs du *Journal* à la Bibliothèque Québécoise, qui soutiennent que c'est à ce moment « que le très jeune homme cède peu à peu la place à l'écrivain » (*J*, 15); nous ne tirerons que peu d'exemples datant d'après 1937, car le poète s'achemine alors peu à peu vers le silence. Pour Fernand Ouellette, nos exemples seront tirés de passages rappelant les années de formation, soit entre sa sortie du juvénat, en 1947 et, approximativement, l'époque de son mariage, en 1955. En effet, cet événement marque pour Ouellette une rupture. Il rappelle en ces termes les transformations qui s'opèrent en lui à l'approche du mariage : « Je commençais à distinguer ce que j'appelais les motivations de la religion et de la morale [...] de ce rêve de grandeur que fait chacun de nous [...]. Je venais d'ébranler mon surmoi, de lézarder cette superstructure impersonnelle qu'on m'imposait, qui me terrifiait, qui me paralysait depuis mon enfance. [...] Le mariage m'apparaissait comme le premier signe de la libération de ma conscience morale. » (*JD*, 85) ¹⁶ François Charron, *L'obsession du mal. De Saint-Denys Garneau et la crise identitaire au Canada français*, Montréal, Les Herbes rouges, 2001, p. 49. ¹⁷ Voir Roland Bourneuf, *Saint-Denys Garneau et ses lectures européennes*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 1969, p. 37-38. Voir aussi Michel Biron, « Les fissures du poème », Benoît Melançon et Pierre Popovic (dir.), *Saint-Denys Garneau et La Relève. Actes du colloque tenu à Montréal le 12 novembre 1993*, Montréal, Fides, coll. « Nouvelles études québécoises », p. 14-15. Hector de Saint-Denys Garneau note à plusieurs reprises ses projets de lecture (pour ne citer que quelques exemples, voir *J*, 57 [Platon], *J*, 107 [Ramus]; *LA*, 27 [Proust]). On n'en voit pas toujours la réalisation.

écrit : « Durant ces longues années, je n’eus pas conscience de la guerre qui ravageait le monde. Au collège, nous n’étions pas informés, ou du moins je ne m’en souviens pas¹⁸. » (*JD*, 35-36) Lorsque le jeune homme interrompt ses études religieuses et rentre chez ses parents à Montréal, il décide de rattraper le temps perdu par d’abondantes lectures : « Que de soirs, que de fins de semaine dans ma chambre à dévorer des œuvres ! J’étais l’autodidacte exemplaire. » (*JD*, 39) Ce rattrapage jamais complété définit l’écrivain autant que l’aurait fait une solide formation : « Je me souviens davantage des lectures que j’ai ratées que de celles qui m’ont marqué. [...] Les manques font partie de ma constellation comme des espaces qui auraient pu scintiller. » (*FI*, 48-49) Chez les deux auteurs, un même sentiment de « manquer de culture¹⁹ » motive leur voracité et explique le caractère ambitieux de leurs programmes, leur volonté d’absorber le plus d’œuvres possible. Ce manque est aussi à l’origine d’un sentiment d’insécurité, d’une impression de n’être pas autorisé à occuper la position d’écrivain ou d’intellectuel qui est la leur. On connaît bien les crises de doutes qui assaillent Saint-Denys Garneau, et notamment sa décision de retirer les exemplaires de *Regards et jeux dans l’espace* des librairies peu de temps après sa parution²⁰. Quant à Ouellette, il écrit :

Je ne serai jamais rassuré. Toujours il me semblera que mes bases sont fragiles et qu’un jour tous mes mécanismes intellectuels se dérèglent. [...] dès que je prendrai la plume pour écrire, je me sentirai quelque peu coupable. Je me demanderai souvent si mon travail d’écriture n’est pas de l’imposture. (*JD*, 40)

Outil principal d’une formation autodidacte, la lecture telle que décrite par les deux poètes est entreprise avec un immense sérieux. De là provient peut-être une singulière manière de lire que nous pouvons qualifier de *lecture engagée*. La possibilité d’identifier diverses façons de lire, y compris chez un même individu²¹, est exemplaire de la complexité et du caractère problématique de la lecture comme objet d’étude ; en retour, tenter de donner un sens aux caractéristiques d’une de ces façons de lire éclaire le rapport au monde et à la culture tel que vécu par l’individu qui la pratique.

Une lecture engagée ne se fait pas de manière anodine : frivolité et neutralité n’y sont jamais associées. Loin d’être un geste passif, elle doit être vue comme un

+ + +

18 Voir aussi *JD*, 29 et *FI*, 55. 19 L’expression est de Michel Biron, *loc. cit.*, p. 15. 20 Saint-Denys Garneau est « sans cesse tourmenté par ce qu’il appelle son “imposture” », écrit Élisabeth Nardout-Lafarge, « La France et eux : Berthelot Brunet et les textes français », Benoît Melançon et Pierre Popovic (dir.), *op. cit.*, p. 50. Pour quelques exemples tirés des écrits intimes, voir *LA*, 317, 330 et 347. 21 Comme le propose John Brewer (*loc. cit.*, p. 244-245), la lecture est un objet mouvant, et il y a lieu d’en distinguer différentes approches chez un même individu : lectures privées ou professionnelles, lectures religieuses ou profanes, etc. Ainsi, ce que nous décrivons dans les termes d’une lecture engagée n’est qu’une des multiples lectures mises en scène dans les textes étudiés. Par exemple, Saint-Denys Garneau traverse des périodes de dépression où il est incapable de lire autre chose que des romans policiers : on voit alors une lecture plus apathique dont l’objectif premier est de passer le temps (voir *LA*, 93, 105, 110 et 113). Les lectures de Ouellette sont souvent commandées par son travail de rédacteur, puis de réalisateur d’émissions littéraires à Radio-Canada ; quelques-unes seulement établiront un rapport intime aux textes.

acte lourd de conséquences, dans lequel le lecteur s'implique tout entier, presque autant, si possible, que celui qui a signé le texte. En premier lieu, une telle lecture est exigeante pour le lecteur, qui l'accomplit avec application et appuie son jugement sur des analyses approfondies — à la fois littéraires, stylistiques et morales — dont les textes personnels portent la trace. En contrepartie, le lecteur engagé se montre inflexible, voire impitoyable envers le texte : celui-ci doit répondre à des exigences éthiques et morales, les mêmes exigences de vérité, de beauté, de pureté et d'absolu auxquelles ce lecteur lui-même tente de se conformer dans la conduite de sa vie d'homme et d'artiste. Saint-Denys Garneau et Ouellette s'engagent à faire correspondre leur vie et leur œuvre à leurs aspirations. Ils demandent aux écrivains dont ils font leurs guides d'avoir su faire de même. Leur lecture participe donc d'un engagement non pas au service d'une cause extérieure²², mais vis-à-vis d'eux-mêmes et de la littérature vue comme un objet esthétique et un moyen d'élévation morale.

Par conséquent, le lecteur engagé s'interdit de réagir avec indifférence, satisfaction ou ironie. Il est transporté, exalté par le texte, ou alors il le hait et se révolte contre ses mensonges, ses détours coupables ou toutes les imperfections touchant ce qu'il estime essentiel dans une œuvre littéraire. L'engagement dans l'acte de lecture concerne l'être entier, corps et âme. La lecture des textes choisis et aimés agit puissamment sur le lecteur. Lorsque Saint-Denys Garneau parle de ses lectures à ses correspondants, le vocabulaire qu'il utilise est celui de l'étonnement au sens ancien du terme : il est tour à tour empoigné, frappé, illuminé, passionné, secoué, emballé par les textes²³. L'effet de lecture dépasse l'emportement intellectuel et se traduit par des réactions somatiques. Ainsi, le jeune homme doit s'interdire la lecture de choses profondes et grandes lorsqu'il est en convalescence : « [D]ès que quelque chose me frappe, je monte sur mes grands chevaux, je m'échauffe, je m'emballe. Et ainsi je retarde ma guérison. » (*LA*, 106) L'intensité de ces réactions vient peut-être de ce que le lecteur s'identifie fortement tantôt aux auteurs, tantôt aux personnages, tantôt aux idées véhiculées par les textes²⁴. De même, Ouellette montre une forte propension à se reconnaître dans ses auteurs préférés. Comparant au sien le parcours de Pierre Jean Jouve, il s'exclame : « N'était-ce pas toute ma vie ?

+ + +

22 On pourrait multiplier les exemples montrant que Fernand Ouellette a mené une carrière de poète « engagé », ou du moins qu'il a énoncé publiquement ses prises de position sociales et politiques (publication en 1964 d'un article sur la question du bilinguisme officiel, refus d'accepter le prix du Gouverneur général du Canada en 1970, etc.) ; cela est vrai à partir du milieu des années 1960 (voir *JD*, 140-143). Or, il est resté longtemps complètement détaché de toute préoccupation nationale ou politique. Durant ses années de formation, « la société n'exist[e] pas pour [lui] » (*JD*, 56), encore moins la société québécoise (*JD*, 90). C'est vers 1957 qu'il commence à réfléchir au problème de l'engagement politique du poète (*JD*, 98) et que s'opère chez lui l'amorce d'une prise de conscience nationale (*JD*, 106-109). **23** *LA*, 124, 125, 149, 164, 192 et 203. On retrouve un vocabulaire semblable dans le *Journal dénoué*. Ouellette rappelle avoir été « secoué et presque enivré », « soulevé », « embrasé » par ses lectures (*JD*, 58-59, 73 et 79). **24** Le lien unissant Saint-Denys Garneau à Charles Baudelaire en est le meilleur exemple. Le jeune homme entretient un mélange de fascination et de répulsion pour le poète et son œuvre « morbide et dangereuse » (*LA*, 155-156), mais il revient sans cesse chercher dans ses vers des correspondances avec sa propre expérience (*LA*, 100, 148, 155, 173, 201, 217 et 403). Roland Bourneuf, qui consacre un chapitre à « Baudelaire ou la conscience du bien et du mal », remarque par ailleurs cette tendance à l'identification à propos de plusieurs autres lectures de Garneau (*op. cit.*, p. 38, 113 [Ramuz] et 137 [Claudel]).

[...] Comment ne me serais-je pas vu en Jouve comme dans un miroir ? » (JD, 75-76) De Henry Miller, il fait « [son] frère, presque [son] double » (JD, 78). L'identification est si forte que son propre discours et celui des textes s'entremêlent. Il écrit ainsi, avant de formuler ses souvenirs : « Je répétais avec T. S. Eliot », ou plus loin : « Oui, pensais-je comme Bloy. » (JD, 61-62)

La lecture dont témoignent les textes personnels de Saint-Denys Garneau et de Ouellette révèle leurs convictions les plus intimes ; elles se manifestent par un ensemble de réactions issues d'un profond engagement intellectuel et moral. En quoi ces réactions peuvent-elles être rapprochées d'un rapport problématique au réel caractéristique du Québec d'avant les années 1960, que Pierre Nepveu appelle, dans *L'écologie du réel*, « notre incapacité à être²⁵ » ?

Une lettre d'Hector de Saint-Denys Garneau, adressée en 1936 à André Laurendeau et contenant de nombreux fragments de critique littéraire, est exemplaire à l'égard de cet engagement (O, 936-939). Trois auteurs y sont placés face à face : Fédor Dostoïevski, Anton Tchekhov et Guy de Maupassant. « [L]e très grand Dostoïevski », selon les mots du poète, est présenté comme l'écrivain idéal pour son sens de l'absolu et pour les hautes exigences spirituelles qui animent son œuvre :

Un homme, un des plus bouleversants qui aient passé par le monde pour y porter l'admirable foudroiement de l'absolu. Ah ! *Les Frères Karamazov* ! Puissance spirituelle. On entend les échos de cela en nous toute la vie. Cela nous plonge au milieu même de la forge où l'action se prépare, où la destinée est forgée, [...] au centre de la responsabilité, et de l'exigence magnifique et terrifiante de la liberté. (O, 936)

Tchekhov, plus concret et réaliste, suscite aussi l'enthousiasme de Saint-Denys Garneau, qui écrit : « s'il ne prend pas contact avec l'absolu il en garde toujours l'attente » (O, 936) ; derrière son regard précis, son attention aux contingences, il « laisse intacte la profondeur du secret intérieur, du retrait mystérieux de l'âme » (O, 937). Quant à Maupassant, réaliste comme le dernier, il ne trouve pas grâce aux yeux du poète. La précision du regard est, chez lui, signe de petitesse et d'auto-satisfaction : « Maupassant, regard précis et satisfait, comme content de ce qu'il trouve, vit là tout entier sans étouffer [...] dans un monde réglé par une] nécessité physiologique, sociale, etc. » (O, 937) Saint-Denys Garneau parle de Tchekhov en termes de pureté, alors que Maupassant est taxé de « naturalisme médiocre » et accusé de « bouche[r] toutes les questions et par conséquent toutes les issues un peu hautes » (O, 938). Il reproche donc essentiellement à Maupassant de se complaire dans sa capacité à rendre admirablement le réel sans utiliser ce regard pour l'élévation de son œuvre et de son lecteur.

+ + +

25 Pierre Nepveu, *L'écologie du réel. Mort et naissance de la littérature québécoise contemporaine*, Montréal, Boréal, coll. « Boréal compact », 1999 [1988], p. 16. Un peu plus loin, Nepveu parle d'une « carence fondamentale, un manque à être qui vient du passé et persiste dans le présent » (*ibid.*, p. 18).

Dans l'introduction à son journal de 1935, Garneau affirme haïr la littérature, « celle-là surtout qui est radotage et complaisance à soi » (J, 21). Les dures critiques adressées, dans les entrées du 1^{er} et 2 février 1935, à François Mauriac, « ce remâcheur de lui-même » (J, 28), vont dans le même sens. En marge d'un texte de Mauriac que le jeune homme a collé dans son journal, s'alignent les commentaires : « jansénisme », « pessimisme excessif, malade » et « hérésie » (J, 31). En substance, voici son jugement sur le romancier :

Mauriac vient à son tour mettre entre nous et le mal une [...] loupe déformante ; son individualité [...] incapable de sortir d'elle-même, impuissante à se transcender. À travers Mauriac comment nous apparaît le mal ? D'abord, il garde quelque chose de poétique, relent de romantisme, par la complaisance qu'a Mauriac pour la jeunesse pécheresse. (J, 35)

Le poète conclut qu'« un romancier catholique n'a pas le droit de sentir ainsi, de faire sentir ainsi » (J, 35-36). Les exigences de pureté reviennent, auxquelles s'ajoutent des exigences d'objectivité. L'auteur admet que ses critiques sont sévères, mais il les justifie par la nécessité d'un « choix » qui représente bien son attitude générale face à l'art et à la littérature :

Mais ne sommes-nous pas dans un âge, à un tournant d'histoire où se prépare un grand choix total, à un moment où il nous est comme imposé d'être impitoyable à tout ce que l'homme fait ? (J, 37)

Ces hautes exigences doivent être reliées à celles exprimées par les membres du mouvement de *La Relève*. Les collaborateurs de la revue s'accordent pour dire que le monde dans lequel ils vivent est en « déchéance », « sans âme », torturé par une « crise métaphysique », et que la solution réside dans une « révolution spirituelle »²⁶. Par-delà cette poursuite commune d'un idéal ancré dans les valeurs religieuses, Michel Biron met en évidence une parenté plus profonde encore entre le poète et *La Relève*, qui a trait à l'importance accordée à la *question* : il s'agit pour les membres du groupe « d'embrasser une culture *problématique*, c'est-à-dire une culture dont la difficulté même devient source d'intérêt »²⁷. Cette manière de concevoir la culture nous rappelle les reproches adressés par Saint-Denys Garneau à Maupassant, qui « bouchait la question » parce que la précision de son regard se refusait à toute transcendance.

L'exigence : il semble que ce mot soit essentiel dans la définition d'une lecture engagée. Le *Journal dénoué* offre de nombreux passages qui réitèrent ce leitmotiv. À la lecture de Pierre Jean Jouve, Ouellette s'émerveille, retrouvant chez le poète une rigueur semblable à la sienne : « Il avait une telle exigence ! » écrit-il (JD, 76). Son

+ + +

²⁶ Toutes ces expressions sont tirées du texte de Claude Hurtubise, « La primauté essentielle de l'esprit », Georges Vincenthien (dir.), *Histoire des idées au Québec. Des troubles de 1937 au référendum de 1980*, Montréal, VLB éditeur, 1983, p. 149-150. ²⁷ Michel Biron, *loc. cit.*, p. 13. Biron souligne.

caractère intransigeant apparaît lorsqu'il imagine, en rétrospective, quelle eut été sa réaction à l'œuvre d'Umar Khayyam s'il l'avait connue à cette époque de sa vie : « Ces poèmes-là m'auraient sans doute paru légers et insupportables. [...] Les sages de toute façon m'exaspéraient. Je n'acceptais que ceux qui brûlaient comme des torches. » (*JD*, 63)

Le poète reste habité par les valeurs religieuses, bien qu'il ait abandonné ses études au juvénat. Il écrit : « Je m'élevais [...] vivement contre les prétentions du surréalisme à être un substitut de la vie religieuse. [...] J'étais inflexible. Je n'admirais que quelques écrivains et artistes. » (*JD*, 73) Une telle quête d'absolu, qui s'exprime également chez Saint-Denys Garneau, est fondamentalement chrétienne et prend sa source dans l'éducation reçue par les deux poètes. Les textes sont lus à la lumière des valeurs morales qui habitent le lecteur et la sévérité du jugement qu'il leur réserve reflète la profondeur avec laquelle ces valeurs sont ancrées en lui. Il serait toutefois abusif d'associer trop exclusivement l'émergence d'une lecture engagée à l'ascendant de l'idéologie catholique dans le Québec d'avant la Révolution tranquille. En effet, cette manière de lire, associée à l'origine à un engagement dans la foi, commande une attitude qui pousse le lecteur à juger les textes conformément à ses idéaux, même lorsque ceux-ci évoluent dans le temps. La lecture engagée semble donc survivre à ce qui lui donne naissance ; pour Ouellette, qui s'éloigne peu à peu de la recherche d'absolu qui a marqué sa jeunesse, elle devient le lieu d'un *dégagement* par rapport aux valeurs et à une certaine manière de vivre la foi acquises depuis l'enfance.

Le *Journal dénoué*, publié en 1974, a été composé à partir du journal intime tenu par Ouellette durant les années qui suivent sa sortie du juvénat. La composition tardive de l'essai permet qu'aux impressions de première main se mêlent des critiques et des explications issues d'un regard rétrospectif. Ainsi, par exemple, lorsqu'on considère les lignes consacrées à la lecture de Léon Bloy, on se rend compte que, vers 1949-1950, le jeune Ouellette²⁸ partage les hautes aspirations exprimées quelques années auparavant par Saint-Denys Garneau, mais que l'homme qui rédige l'essai en 1974 a déjà pris ses distances :

Léon Bloy, dans ses œuvres du moins, vivait agrippé à l'Absolu. Mon surmoi se chargea donc de l'Absolu de Bloy. [...] Rien n'est plus néfaste pour un adolescent que cet Absolu si exigeant qu'il abolit le relatif et accroît sans fin la culpabilité en *démesurant* le désir de la perfection [...]. (*JD*, 43-44)

La vivacité de son adhésion première n'empêche pas Ouellette de rompre avec Bloy lorsqu'il sent que ses exigences spirituelles deviennent incompatibles avec son œuvre. Quelques années après ces premières lectures²⁹, un travail pour Radio-Canada lui donne l'occasion d'accéder à une compréhension plus intime de l'auteur et précipite la rupture : « [J]e quittai Bloy de façon définitive. Je m'éloignerais

+ + +

28 Il a alors entre 19 et 20 ans. 29 Nous sommes en août 1956 (voir *JD*, 95).

toujours de ce qui tend à confondre Lucifer et l'Esprit saint ou le Verbe. » (JD, 97)
L'adhésion totale aux idées de Bloy, puis leur rejet, coïncident pour Ouellette avec un cheminement de la confusion vers la maturité qui s'exprime dans les termes d'un retour à la vie.

LA LECTURE COMME UN PONT VERS LE RÉEL

Ce que nous appelons la *lecture engagée* s'inscrit dans un rapport problématique à la réalité. Autant les jeunes de l'époque ont un accès limité aux œuvres littéraires, autant leur appréhension du monde est médiatisée par une culture moralisatrice. Pour les deux auteurs, la lecture agit toutefois comme un pont entre soi et le réel. Dès son jeune âge, Ouellette développe une « manière d'être » marquée par ce qu'il appelle sa « dualité » ou son « angélisme », c'est-à-dire par une incompatibilité entre le physique et le spirituel ; convaincu de devoir vivre sans corps, il se coupe du même coup du monde réel pour devenir un pur esprit³⁰. Cette vie, qui se compare à celle d'un ange, le mène tout naturellement au collège séraphique où un tel rapport au monde se perpétue. Ce détachement ne prend fin que lorsque le futur moine rentre à la ville, en 1947. Le retour au réel qui s'opère alors est progressif et difficile³¹, et les lectures y jouent un rôle prédominant. Caché dans sa chambre pour éviter les attaques du dehors qui l'exaspèrent et l'épuisent, Ouellette revient à la vie d'abord par les livres, en particulier ceux de Dostoïevski :

Je vivais intensément avec tous les personnages du Russe. Je devenais ces personnages. [...] Avec eux j'accédais à la démesure, à l'illusion de vivre. Je touchais Aliocha, mon frère traqué par le même besoin d'absolu. Je devenais l'Idiot bouleversé par la vue d'une femme ardente [...]. Ces personnages devinrent mes compagnons quotidiens, plus réels que les hommes que je côtoyais au bureau. Ces œuvres furent pour moi de gigantesques matrices où imperceptiblement je mûrissais, croissais, m'acclimatais à des passions [...]. Grâce à Dostoïevski, je m'humanisais par personnes interposées. (JD, 42-43)

La lecture remplace ici la réalité autant qu'elle prépare à sa rencontre. Ce parcours autorise une prise de contact progressive avec le réel ; Ouellette s'avance vers lui pour laisser derrière, peu à peu, l'être angélique et désincarné de ses rêves d'enfance et d'adolescence. Les œuvres d'Alain Grandbois, de Saint-John Perse, d'André Suarès, de Georges Bernanos, avec qui il se sent en accord profond (JD, 59), jalonnent un parcours ponctué de retours à l'isolement ; pendant que certaines lectures l'attirent vers l'extérieur, d'autres, notamment celle de Bloy, encouragent le

+ + +

³⁰ Voir JD, 26. Au sujet de la dualité et de ses rapports avec les pratiques de la lecture, il serait intéressant d'étudier la lecture chez Jean Le Moyne, l'auteur par excellence de ce thème. ³¹ Rappelant son retour du juvénat, Ouellette écrit : « [J']allais [...] m'agrippant, les regards retournés, aux lambeaux de ma peau d'ange. » (JD, 25. Lire aussi JD, 41)

dualisme³². C'est la lecture de Henry Miller qui marque, quelques années plus tard, la dernière étape de cette progression, en éveillant une sexualité brute : « L'ange régressait. [...] Je marchais vers une défaite de ma vision mais surtout vers cet homme qui connaîtrait le poids de l'humain avec toute son âpreté et la puissante séduction d'une sensualité ardente³³. » (*JD*, 78)

Le passage de l'ange à l'homme qui caractérise l'histoire personnelle de Ouellette est, dans son discours, indissociable de l'évolution qui mène la société québécoise à la Révolution tranquille. Dans un passage du *Journal dénoué* où il évoque son père, et à travers lui toute une génération de Québécois, il assimile l'angélisme de son adolescence avec l'attitude d'un peuple : « N'étions-nous pas que des ombres ayant perdu tout contact avec le réel ? » (*JD*, 34)

La lecture joue aussi un rôle dans la perte de contact graduelle avec la réalité qui s'observe dans les écrits intimes d'Hector de Saint-Denys Garneau. Pour un temps, elle permet de remédier à cette perte de contact. En septembre 1935, il note dans son *Journal* : « Il est rare que les choses vivent en moi. — Elles s'y fixent mortes. J'aime Dostoïevski parce que ses personnages se prolongent et continuent de vivre en moi. » (*J*, 75) La préhension du réel établie à l'aide de la lecture est pourtant bientôt dégradée, en particulier durant les périodes de dépression. Deux ans après ce passage, en septembre 1937, Garneau décrit à nouveau les mécanismes de ses lectures, qui ne lui permettent plus d'atteindre quoi que ce soit au-delà de la relation entre lui et le texte, qu'il soit religieux ou profane :

[S]'accentue de plus en plus ma perte de contact avec la réalité. Tout se passe dans un jeu de moi aux formes offertes, [...] mais de plus en plus dépourvu de substance réelle, dans un[e] espèce d'univers intermédiaire dont la vie de plus en plus se retire [...]. C'est que ma réalité s'use de plus en plus, s'effrite [...]. Il reste [...] l'appréhension extrêmement lointaine et comme réverbérée de la réalité apportée par l'œuvre. (*J*, 258)

Les notes de lecture, d'abord abondantes, se font graduellement plus rares alors que le journal devient un lieu d'introspection où le poète s'absorbe dans l'étude de son être intérieur et semble se désintéresser de plus en plus du monde.

En rejetant avec sévérité une œuvre qui ne répond pas à leurs exigences, les deux auteurs font preuve d'une attitude similaire face à la lecture. Chez Fernand Ouellette, qui jouit d'un plus longue « carrière » de lecteur et pour qui nous avons accès à des témoignages rétrospectifs, on voit toutefois ces exigences évoluer pour

+ + +

32 Il écrit paradoxalement : « Tous ces grands esprits, bien que me nourrissant, m'enfonçaient davantage dans mon abîme », avant de reconnaître que cette tension ne le quittera jamais (*JD*, 60). Gilles Marcotte souligne ce paradoxe dans sa préface à l'œuvre : « [V]oici quelqu'un qui nous annonce son intention bien arrêtée d'échapper aux pièges de l'angélisme, de l'abstraction et qui n'a rien de plus pressé que de se plonger dans les livres ! » (*JD*, 11-12) **33** Ouellette consacre cinq pages brûlantes aux souvenirs de cette lecture, qu'il conclut ainsi : « [P]eu à peu l'équilibre de ma conscience serait modifié et les énergies de ma véritable personnalité, libérées. » (*JD*, 77-82)

l'éloigner d'une quête d'absolu qu'il qualifie après-coup de terrorisme spirituel et qui rend impossible le développement de sa personnalité (JD, 98). Saint-Denys Garneau, lui, reste accroché à sa quête d'idéal jusqu'à ce que sa santé finisse par se détériorer complètement³⁴. Lorsqu'on examine leur parcours de lecteurs du point de vue de la relation au réel, il est difficile de ne pas évoquer l'attitude qu'adopte Fernand Ouellette durant les années 1960 à l'égard de la poésie de Saint-Denys Garneau. Parce qu'il symbolise pour Ouellette ce refus du réel dont il tente de s'extirper, Saint-Denys Garneau est violemment écarté, comme furent rejetées les lectures qui l'avaient conforté dans cette attitude³⁵. Ouellette fait d'ailleurs de « [s]on refus instinctif de ce poète [...] le signe d'une évolution significative » (JD, 105).

+

Malgré d'importantes divergences entre deux auteurs ayant vécu et écrit à vingt ans d'intervalle, la lecture telle que représentée dans plusieurs passages des écrits intimes de Fernand Ouellette et d'Hector de Saint-Denys Garneau semble apparentée. Deux fonctions principales de la lecture émergent chez ces poètes. Elle sert d'une part d'outil de formation autodidacte et, d'autre part, de point de contact avec un monde dont l'appréhension se révèle souvent problématique. La première de ces fonctions imprime aux lectures leur sérieux et motive le regard critique jusqu'à l'intransigeance que les lecteurs posent sur les textes; de la seconde vient l'intensité de leurs réactions et la tendance à l'identification entre celui qui lit et ce qui est lu. Quand elle devient le reflet de l'idéalisme de ces deux auteurs, la lecture est profondément engagée. Parce qu'ils apprennent à vivre dans et par les livres, et parce qu'ils veulent mener leur vie conformément à leurs idéaux, les deux poètes font de la lecture un acte par lequel ils précisent la formulation de cet idéal en même temps qu'ils les réalisent.

L'émergence de la lecture engagée peut être associée au système de valeurs en place dans le Québec des années 1930 à 1950. Son exigence envers les textes et la

+ + +

34 La persistance de cette quête, ainsi que l'expression récurrente, dans les écrits personnels de Saint-Denys Garneau, d'une culpabilité étouffante, cohabitent toutefois avec l'indépendance intellectuelle dont témoignent notamment les poèmes. Si maints écrivains de la Révolution tranquille ont eu tendance à rejeter le poète de *Regards et jeux dans l'espace*, qu'ils jugeaient prisonnier de sa difficulté à entrer en contact avec le réel, les critiques plus récents préfèrent lire sa poésie comme un lieu où il accepte et embrasse cette difficulté (Pierre Nepveu, *op. cit.*, p. 25-43). Voir aussi les propos de Laurent Mailhot et Yvon Rivard, ici entremêlés : « Son refus du bonheur n'était pas une tare, son désespoir n'était pas une maladie, ni même la conséquence de quelque "échec", mais "la seule fidélité possible à une vérité qui se dérobe sans cesse". » (Yvon Rivard, « Qui a tué Saint-Denys Garneau ? », *Liberté* n° 139, 1982, p. 75, cité par Laurent Mailhot « Saint-Denys-Garneau ou l'«équilibre impondérable» de l'homme et du poète », *University of Toronto Quarterly*, vol. 63, n° 4, 1994, consulté en octobre 2005 sur < http://www.utpjournals.com/jour.ihtml?p=product/utq/634/634_mailhot.htm >) **35** Le poète accepte, plus tard, d'assimiler ce rejet à une trop grande parenté spirituelle. Voir l'entrevue accordée par Fernand Ouellette à Noël Audet dans *Voix et Images*, vol. V, n° 3, 1980, p. 437 : « F. O. : [...] J'ai eu avec Saint-Denys Garneau un rapport douloureux. Je le rejetais. Mais avec le recul, je pense qu'il est un poète supérieur à Grandbois. N. A. : Parce qu'il y avait une grande parenté sans doute avec Saint-Denys Garneau. F. O. : Oui, une parenté spirituelle. »

sévérité avec laquelle ceux-ci sont jugés pourraient à la limite être apparentées à une forme intériorisée de censure ; les difficultés à entrer en contact avec le réel sont peu surprenantes dans un contexte où le discours religieux rend coupable toute vie des sens. Mais jusqu'où doit-on pousser cette association ? Les conditions dans lesquelles la lecture engagée voit le jour sont éprouvées dans les écrits personnels d'auteurs contemporains aux deux poètes. L'éducation dispensée dans les collèges est, selon eux, retranchée du monde³⁶. La tendance à la dualité ne les paralyse pourtant pas tous. Seuls les esprits les plus exaltés connaissent des difficultés à prendre contact avec le réel ; eux seuls font preuve d'un engagement aussi singulier envers la lecture. Il ne faut donc pas minimiser l'importance de la personnalité dans l'émergence de ce rapport aux textes. La lecture engagée naît d'une rencontre entre un lecteur et un texte, au moins autant qu'elle est le fruit d'un contexte idéologique et socio-historique. Tous les lecteurs étudiés ne semblent pas avoir les prédispositions de caractère pouvant mener à de telles expériences de lecture : la plupart d'entre eux la décrivent comme une activité beaucoup moins complexe. Plusieurs énumèrent longuement les lectures qu'ils ont faites à différents moments de leur vie ou encore proposent une critique des ouvrages qu'ils lisent au moment de l'écriture. Pourtant, rarement mettent-ils en scène l'activité de lecture comme telle, ses effets sur leur personnalité et leurs sentiments. Eux aussi aiment et adhèrent plus ou moins à ce qu'ils lisent, mais ils donnent l'impression d'avoir des jugements intellectualisés, ironiques ou alors nuancés. D'autres parlent très peu de la lecture comme telle, aussi capitale soit-elle dans la vie d'un écrivain. Ringuet, par exemple, laisse sentir, par de nombreuses références littéraires, que ses lectures sont abondantes ; mais, comme il n'en discute presque jamais explicitement, on est tenté de minimiser la force de l'impact qu'elles ont eu sur lui³⁷. Enfin, est-ce la langue qu'utilisent Hector de Saint-Denys Garneau et Fernand Ouellette, poètes jusque dans leur prose intime, qui tend à magnifier une activité que d'autres décrivent d'une manière plus prosaïque ?

Questionner les conditions qui entourent l'apparition d'une façon de lire telle que la lecture engagée nous ramène à interroger les possibilités et les limites de la littérature personnelle comme source pour l'histoire des pratiques de lecture. On peut en effet se demander en quoi les différents genres de la littérature personnelle influencent le type de lecture que l'on y verra représentée. Chacun de ces genres présente sous un angle fort différent le récit de soi, qui peut être rétrospectif ou contemporain des événements racontés, axé sur la vie privée ou sur la vie publique, et ainsi de suite. Les textes personnels de Saint-Denys Garneau et de Ouellette appartiennent à deux genres distincts — le journal intime et la correspondance pour l'un, l'essai autobiographique pour l'autre. Nous avons vu le recul dont fait preuve Ouellette lorsqu'il rappelle ses lectures ; une telle perspective est impossible pour

+ + +

³⁶ Voir Hermas Bastien, *op. cit.*, p. 181-182 et p. 244 ; Victor Barbeau, *op. cit.*, p. 30 (« [comme le cours classique ne vise pas à] préparer à la vie, pourquoi [les frères] nous auraient-ils instruits d'un peu de leurs expériences ? Conformément à l'esprit de leur ordre, il leur fallait être, au contraire, impersonnels, intemporels ») ; Roger Duhamel intitule un chapitre de *Bilan provisoire* « Le Collège, univers clos » (Montréal, Beauchemin, 1958, p. 32-38). ³⁷ Aussi, l'athéisme et surtout le cynisme de Ringuet semblent interdire l'expression d'un engagement aussi total envers les textes et envers l'acte de lire.

Saint-Denys Garneau, qui n'a laissé que les écrits d'une jeunesse relative. Or, malgré cette importante nuance, leurs textes personnels sont plus analogues qu'il n'y paraît au premier abord. Ils ouvrent une fenêtre sur la vie intime de leur auteur. Le *Journal dénoué* garde, beaucoup plus que les autres textes autobiographiques analysés dans le cadre de cette étude, une proche parenté avec le journal intime qui sert de matériau à sa composition. Par là peut s'expliquer l'expression d'un rapport d'intimité aux textes qui caractérise en partie la lecture engagée. Un tel rapport semble être absent *de facto* de textes qui, plus apparentés aux mémoires, donnent peu accès à la vie privée de leur auteur. Ainsi, on ne trouve nulle description des effets de la lecture chez Hermas Bastien, dont les mémoires sont centrés sur la vie professionnelle et publique à un point tel qu'il mentionne à peine son mariage et la naissance de ses filles. Sa lecture est-elle pour autant toujours froide, intellectualisée, maîtrisée ? Le rapport intime avec les livres appartient peut-être plus qu'on ne le croit à la sphère du privé, et tous les auteurs ne sont pas prêts à en partager les souvenirs avec le public. On pourrait donc avancer qu'en général, les textes personnels qui se concentrent sur la sphère publique de la vie ne peuvent être abordés de la même façon que d'autres écrits plus intimes, car ils laissent beaucoup moins facilement apparaître les effets des lectures et la nature profonde de la relation qui s'établit entre un texte et son lecteur.